



HAL
open science

De l'antiscientisme à l'antiscience

Dominique Lecourt

► **To cite this version:**

Dominique Lecourt. De l'antiscientisme à l'antiscience. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1991, 10, pp.4-8. hal-03419432

HAL Id: hal-03419432

<https://hal.science/hal-03419432>

Submitted on 8 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'ANTISCIENTISME À L'ANTISCIENCE

Dominique Lecourt

La réflexion sur les rapports entre science et culture ne saurait faire l'économie du débat idéologique sur le rôle social de la science. *Alliage* contribue aujourd'hui à ce débat en publiant le texte d'une conférence de D. Lecourt, donnée à Amiens le 22 mars 1991, à laquelle répond D. Janicaud. Un débat que nous poursuivrons, et qu'éclaircit d'ailleurs dans ce numéro les articles de D. Robrieux et Ph. Videlier sur les représentations de la science par la science-fiction et la bande dessinée.

Le progrès des connaissances scientifiques a suscité, depuis que la science moderne existe - c'est-à-dire depuis le XVII^e siècle - des vagues de réactions hostiles sur le fond d'une défiance permanente. Chacun connaît, par exemple, l'incroyable succession de résistances qu'y a opposées l'Église catholique. Le monumental ouvrage de Georges Minois, *l'Église et la Science*, vient d'en donner un tableau saisissant : de Giordano Bruno à Galilée, de Galilée à Darwin, aucune des découvertes majeures qui ont scandé ce progrès n'a pu s'imposer sans combats. C'est à peine si l'on perçoit une brève éclaircie dans les dernières années du XIX^e siècle avec la prédication de Mgr d'Hulst et la publication du périodique intitulé *la Science catholique* (1886). La défiance plonge ses racines dans saint Paul : «La science enfle», disait-il, pour rappeler les chrétiens à l'humilité vertueuse des pauvres en esprit. L'hostilité éclate chaque fois que se trouve prise en défaut la composition opérée par saint Thomas entre la physique d'Aristote et la cosmologie de Ptolémée remaniées, et la doctrine chrétienne du Dieu créateur. L'espoir d'un thomisme réactualisé renaît fugitivement, chaque fois qu'une discipline majeure semble venir buter sur un problème d'origine : les spéculations théologiques auxquelles donne lieu le modèle standard du Big Bang en astrophysique, sous le chef du principe anthropique, avancé d'abord, dans un sens non-finaliste, par Brandon Carter de l'observatoire de Meudon, témoignent de ce renouveau d'intérêt, encouragé très officiellement par le pape Jean-Paul II.

Pourtant, lorsqu'on parle d'"antisience", on vise une réalité bien différente. Historiquement, il s'agit d'un mouvement d'opinion né aux États-Unis dans les années soixante et qui trouva ses relais dans une manière de gauchisme

des laboratoires, dont Jean-Marc Lévy-Leblond a, un temps, porté l'écho en France. (cf. *Autocritique de la science*)

La charge affective très intense de ses thèmes portait la trace d'Hiroshima: le pouvoir de destruction tiré de la science la plus abstraite (cette fameuse mécanique quantique dont on disait et répétait, à tort, qu'elle avait fait entrer la physique dans l'ère de l'"incertitude" !), le "secret" qui avait entouré le Projet Manhattan et le travail des physiciens de Los Alamos qui apparaissait rétrospectivement comme une compromission inadmissible des plus grands esprits de ce siècle avec le pouvoir politique et les intérêts militaires. Lorsque la biologie moléculaire parut sur le point d'accoucher du génie génétique, on vit, en 1973, les chercheurs, soumis à une impression de déjà-vu s'alarmer de ce nouveau pouvoir et, lors de la célèbre conférence d'Asilomar (en 1975), après un moratoire, s'imposer une déontologie universellement acceptée. Mais le mouvement antiscience se nourrit aussi, aux alentours de 1968, d'une mise en question politique, de teinte marxiste, de l'organisation du travail scientifique et de la neutralité idéologique des concepts produits. Des grèves éclatèrent ici et là dans de prestigieux laboratoires — comme en France celui de Leprince-Ringuet à l'École polytechnique — cependant que les idéologues de la "Radical Science" annonçaient, ainsi qu'avant eux Herbert Marcuse dans *l'Homme unidimensionnel* et au même moment les communistes chinois, qu'une science de type nouveau surgirait d'une abolition des rapports de production capitaliste. Le fruit attendu de cette naissance annoncée : de nouveaux rapports avec la nature, qui ne seraient plus de domination mais d'amitié, de même que seraient abolis entre les hommes les rapports d'exploitation. Certaine mièvrerie écologiste à tendance zoolâtre y trouve aujourd'hui, plus que jamais, un écho populaire.

Les années quatre-vingt auront vu ce mouvement se prolonger, mais en changeant d'orientation et d'argumentation. Les philosophes, relativement absents des débats pendant la période précédente, tiennent désormais le devant de la scène. Le dénigrement de la science devient un de leurs thèmes favoris; la critique, en prenant un tour métaphysique, change de sens politique. A l'antiscience révolutionnaire succède l'antiscience conservatrice, ou même réactionnaire. Elle se formule à travers une catégorie majeure : celle de technoscience.

Cette notion apparaît dans les travaux d'Habermas ; on la retrouve, acceptée sans critique, dans l'ensemble des ouvrages qui ont procédé ces dernières années à la critique, affichée radicale, de la "modernité" (voir par exemple J-F. Lyotard ou G. Vattimo). Philosophiquement, elle se trouve être très manifestement d'ascendance heideggerienne. Dans le sens le plus immédiat, elle pose que désormais la technique et la science font système ; que tout progrès de la science se trouve tributaire d'une progression de la technique. Tels sont, par exemple, les thèmes de prédilection de Jacques Ellul depuis les années

cinquante. Son livre récent sur *le Bluff technologique*, ne fait qu'en aiguïser le tranchant en les récapitulant. On se fonde sur certaines évidences apparemment irrécusables : la "Big Science" s'étend en effet de plus en plus. Les accélérateurs du CERN atteignent des circonférences incroyables (quarante-deux kilomètres !) et demandent des investissements fabuleux ; la "petite physique" comme la cristallographie doit elle-même avoir recours au rayonnement synchrotron (voir, mais selon une argumentation très différente, les explications de Françoise Balibar sur ce point dans *la Science du cristal*. L'expérimentation doit être programmée cinq ou six ans à l'avance avant d'être réalisée. Tous les domaines du savoir ont désormais obligatoirement recours à l'informatique. La biologie moléculaire ne saurait s'en passer, pas plus que la pointe avancée de la physique lorsqu'elle appréhende les phénomènes de turbulence ou de chaos. Ne parlons pas de l'astrophysique...

On en conclut aisément que s'est ainsi constitué un système qui échappe à tout contrôle humain et que la rationalité ainsi "réalisée" se retourne contre l'exercice de la raison ; Dominique Janicaud a conféré à ce thème quelque dignité philosophique dans *la Puissance du rationnel*, cependant que d'autres le monnaïaient pour le grand public, comme Michel Henri dans *la Barbarie*. Le langage lui-même se trouverait dévasté par les nouvelles techniques de communication : expansion de l'image et de la télématique.

Les malentendus de la technoscience

Ces descriptions comportent bien des malentendus ; notamment sur le rôle des grands instruments dans la recherche contemporaine, car ils n'y interviennent qu'à titre de pièces essentielles dans un processus d'expérimentation qui reste guidé par une théorie très abstraite — que l'on songe à la théorie du champ quantique qui guide la physique des particules — et même souvent vertigineusement spéculative, comme la théorie dite des supercordes, qui tente d'associer la relativité générale et la mécanique quantique.

Elles restent superficielles par rapport à l'interrogation philosophique de fond qui leur a ouvert la voie : celle de Heidegger dans son fameux texte d'après guerre sur «la question de la technique». «L'essence de la technique n'est rien de technique», et cette essence est bien «métaphysique» — au sens où elle procède de l'oubli de l'être pour mieux «arraisonner» l'étant —, elle régit la science. On comprend donc comment la technique moderne — scientifique — a pu déchaîner une «dévastation de la planète». Telle est, trop schématiquement résumée, la position de Heidegger. La tonalité écologiste dominante du discours antiscientifique actuel tient de toutes ses fibres à cette argumentation, même si cela n'est pas toujours conscient.

Mais si l'argumentation porte, c'est qu'elle vise juste : elle atteint une

représentation de la science issue de la version scientiste du positivisme qui s'est imposée depuis les années trente. Heidegger n'a jamais oublié l'affrontement qu'il eut avec Carnap et les membres du Cercle de Vienne, du temps de *l'Introduction à la métaphysique*. Lorsqu'il parle de la science, lorsqu'il énonce qu'«elle ne pense pas», au sens où elle serait pur calcul, c'est à cette conception de la science qu'il s'en prend. J'ai indiqué dans *Contre la peur* comment la jonction s'opérait alors avec les thèses de O. Spengler sur l'homme et la technique. J'ajouterais que Heidegger ne fut pas le seul. Bien des spiritualistes français, à commencer par Henri Bergson, ont pris pour argent comptant la conception positiviste de la science dans sa version comtienne (cf. *la Pensée et le Mouvant*), pour mieux se réserver l'exclusivité méditative ou intuitive de la pensée.

Peut-on combattre le scientisme sans glisser vers l'antiscience ? Il convient d'analyser la genèse de ce qu'on appelle "scientisme" : une position philosophique générale, qui s'organise autour d'une caricature de la pensée scientifique élaborée, pour répondre au rôle sociopolitique qu'on a voulu faire jouer à la science ; rôle de «référence absolue» (Pierre Legendre) en lieu et place de Dieu lui-même, pour «soudier» une société qui a renoncé à fonder son ordre propre sur une valeur empruntée à la théologie. Dans cette genèse qui aboutit à des doctrines comme celles de Ernst Haeckel (*le Monisme*) ou Ernest Renan (*l'Avenir de la science*), l'œuvre de Condorcet me paraît marquer un point de tension remarquable et de renversement : c'est la liberté qui est d'abord installée dans la position de référence absolue ; c'est la science qui, pour finir, la surmonte, parce que son application à l'organisation sociale apparaît comme la seule garantie de son règne.

Auguste Comte, qui reconnaîtra en Condorcet son seul prédécesseur, en posant la nécessité d'une «religion de l'humanité», empêche le positivisme de glisser sur la pente du simple scientisme. Mais ses disciples y céderont. Le cas le plus illustre : Emile Littré, qui refusera toujours la «synthèse subjective» ; mais aussi Marcelin Berthelot dont le scientisme brutal a pesé de tout son poids sur le développement de la chimie et de la physique en France. Ernest Renan dans *l'Avenir de la science*, annonçait en 1848 qu'«organiser scientifiquement l'humanité représente le dernier mot de la science moderne», et prophétisait que «la raison, après avoir organisé l'humanité, organiserait Dieu».

La genèse du scientisme répond de toute évidence à des impératifs politiques, au sens le plus élevé du terme comme au sens le plus immédiat : nécessité d'une «référence absolue» - donc enrôlant le fétiche de la "science" sous une pensée dogmatique qui n'a rien à voir avec le libre développement de la pensée scientifique ; recherche d'une organisation qui aplanisse les conflits entre "producteurs" (industriels et prolétaires) ; lutte anticléricale d'une bourgeoisie montante dans un pays où l'Église a mis très longtemps à admettre

la République ; ciment d'une communauté scientifique naissante en quête de pouvoir. Mais la "Science" est un fétiche, objet d'adoration et de détestation prélevé sur la réalité mutilée. Distinguons entre les "applications technologiques" et la recherche fondamentale ; car cette distinction reste toujours possible. L'exemple des recherches en "communication cellulaire" est éclairant. Voici l'une des découvertes les plus récentes : le système immunitaire et le système nerveux central utilisent le même stock de cellules. Trait d'une recherche fondamentale. On voit tout de suite comment on pourrait "appliquer", ou, pour mieux dire, "finaliser", cette découverte à la recherche sur le SIDA (cf. Claude Kordon, *le Langage des cellules*). Mais ce n'est pas immédiat. Et puis, il faudra un autre pas supplémentaire : l'application des résultats de cette recherche finalisée. On constatera que, quoiqu'on en dise, la recherche fondamentale est toujours animée par un travail philosophique sur les présupposés de sa pensée dans la perspective de résultats nouveaux. Que l'on songe, bien entendu, à l'œuvre d'Einstein, ou encore aux efforts de tous ceux qui ont bâti la mécanique quantique de 1900 à 1927. L'édifice assuré de la science classique, dont A. Comte avait dressé le tableau triomphal s'est écroulé. Désormais, l'idée d'un progrès "automatique" du savoir qu'avaient pu accréditer les succès de la mécanique rationnelle n'est plus tenable. Et il s'impose de revoir l'image qu'on s'était faite de la science depuis le vaste tableau qu'en avait dressé Laplace devant Napoléon. Ce tableau achève aujourd'hui de se défaire : non seulement le monde subatomique obéit à des lois de probabilités différentes de celles qui régissent le monde macroscopique, mais on vient de découvrir que même des processus macroscopiques s'avèrent rebelles à l'idéal de prévision laplacien : «sensibles aux conditions initiales», les phénomènes dits de "chaos" ou de "turbulence" (volutes de fumée, mouvement de l'eau dans un robinet ou des vagues sur le rivage) nous amènent à achever la critique de l'idéal "déterministe" de la science, sans pour autant céder à l'idée d'"indéterminisme" avancée dans le sillage du principe (mal) dit d'"incertitude".

Nous voici devant une nouvelle «révolution scientifique» à laquelle les philosophes, me semble-t-il, pourraient contribuer si, du moins, ils voulaient bien considérer que «la science pense» ; et s'ils font l'effort de se rapprocher de la recherche fondamentale telle qu'elle se fait.

- Françoise Balibar, *la Science du cristal*, Hachette, 1991.
 Henri Bergson, *la Pensée et le Mouvant*, PUF, 1990.
 Jacques Ellul, *le Bluff technologique*, Hachette 1988.
 Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Gallimard, 1985.
 Michel Henry, *la Barbarie*, Grasset, 1987.
 Dominique Janicaud, *la Puissance du rationnel*, Gallimard, 1985.
 Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond, *Autocritique de la science*, Le Seuil, 1972.
 Claude Kordon, *le Langage des cellules*, Hachette, 1991.
 Dominique Lecourt, *Contre la peur*, Hachette, 1990.
 Herbert Marcuse, *l'Homme unidimensionnel*, Minuit, 1968.
 Georges Minois, *l'Eglise et la Science*, Fayard, 1990-91.